

François de Singly

L'individualisme est un humanisme



« Un petit essai argumenté et percutant. »
Sciences humaines.

Extrait de la publication

**l'aube
poche**

L'INDIVIDUALISME EST UN HUMANISME

La collection *l'Aube poche essai*

© Éditions de l'Aube, 2011
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0234-2

Extrait de la publication

François de Singly

L'individualisme est un humanisme

éditions de l'aube

Extrait de la publication

Du même auteur :

Fortune et Infortune de la femme mariée, Puf, 1987 et 2004

Gens du privé, Gens du public (avec C. Thélot), Dunod, 1988

Lire à 12 ans, Nathan, 1992

Le Questionnaire, Nathan, 1992 ; A. Colin, 2005

Sociologie de la famille contemporaine, Nathan, 1993 ; A. Colin, 2004

Le Soi, le Couple et la Famille, Nathan, 1996

Habitat et Relations familiales, Plan construction et architecture, 1998

Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune, Nathan, 2000

Les Uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien, A. Colin, 2003, Fayard, 2010

Un corps pour soi (avec C. Bromberger, P. Duret, J.-C. Kaufmann, D. Le Breton, G. Vigarello), Puf, 2005

Les Adonaissants, A. Colin, 2006

Comment aider l'enfant à devenir lui-même ?, A. Colin, 2009 ; Pluriel, 2010

Sociologie de la famille contemporaine, A. Colin, 2010

Nouveau manuel de sociologie (avec Christophe Giraud et Olivier Martin), A. Colin, 2010

Adolescence, une chance pour la ville (avec Guillaume Macher), Les Carnets de l'Info, 2010

Note de l'éditeur

Ce livre est issu d'une conférence donnée par François de Singly à Lille le 23 septembre 2004. Cette conférence s'inscrivait dans le cycle *Rencontres du nouveau siècle* organisé par la région Nord-Pas-de-Calais.

« Si l'être humain est réellement lui-même, il possède une force rassemblée qui ne se contente pas de suffire à le maintenir lui-même, mais qu'il peut faire déborder pour ainsi dire sur les autres, par laquelle il peut accueillir les autres en lui-même... : nous avons d'autant plus de valeur morale, nous sommes d'autant plus compatissants et bienveillants, que chacun est plus lui-même, c'est-à-dire qu'il laisse plus dominer en lui ce germe le plus intime en lequel tous les hommes sont identiques par-delà la confusion de leurs liens sociaux et de leurs habillements de hasard ».

Georg Simmel, *L'Individualisme*, 1917.

Extrait de la publication

Introduction

L'individualisme a mauvaise image. Il est associé à la dictature du marché, à la lutte de chacun contre chacun. Il est considéré comme l'expression d'une raison qui peut même aller jusqu'à engendrer des individus irresponsables, mus uniquement par la rationalité et oubliant toute éthique. Il est aussi perçu comme la cause du repli sur soi, de l'égoïsme, de l'indifférence à autrui, de l'incivilité. Confondu avec toute la modernité occidentale, l'individualisme aurait eu et aurait tant d'effets négatifs qu'il serait temps d'en finir avec lui. Cet ouvrage voudrait montrer que ce diagnostic est partiel – notamment par l'oubli d'autres formes de l'individualisme – et donc erroné. En effet, l'individualisme soutient aussi la démocratie représentative, et aussi les droits de l'homme. Comment justifier le travail d'Amnesty International par exemple, ou encore la lutte contre l'excision féminine, sans faire appel à la

liberté d'expression contre la raison d'État, et au droit de chacun à disposer de son corps ? De plus, l'individualisme sert de fondement à l'amour et aux formes de reconnaissance de la personne au-delà de ses richesses sociales. Comment justifier l'indignation devant les mariages arrangés sans faire appel au droit de chacun de choisir son conjoint et de créer la famille qu'il souhaite ? On pourrait multiplier les exemples, la plus grande part des demandes de droit, de reconnaissance, de justice, se font en référence à une conception d'un monde social au sein duquel tout individu mérite respect, dignité, considération. C'est pour cela que ce livre s'appuie sur une partie du « credo » du philosophe pragmatique, John Dewey : « Je souhaiterais maintenant insister plus que dans le passé sur le fait que les individus sont, en dernière analyse, les facteurs décisifs de la nature et du mouvement de la vie sociale... Je suis conduit à insister sur l'idée que seules l'initiative volontaire et la coopération volontaire des individus peuvent produire des institutions sociales qui protégeront les libertés nécessaires pour accomplir le développement d'une individualité véritable » (1939, cité par J. Zask, 2003). L'idéal de l'individualisme ne s'éloigne pas du social, il en dessine au contraire les contours qui sont ceux de la démocratie.

Avec le modèle d'un individu émancipé, l'individualisme est un humanisme, dessinant un monde idéal où chaque être humain pourrait se développer et devenir lui-même, en desserrant le plus possible les contraintes sociales imposées. Cet individu émancipé n'est pas un individu « détaché » de tout lien et du social, heureux sur une île déserte. Il a, idéalement, le pouvoir – reconnu et validé socialement – de définir ses appartenances, de décider de sa vie, de résister aux évidences d'une identité que d'autres lui imposeraient. L'individualisme est un humanisme à certaines conditions, philosophiques – avec une conception de l'individu indépendant et autonome – et sociales, politiques – avec les conditions permettant à chacun de développer un tel projet. L'individualisme n'a de sens que si cet idéal n'est pas réservé aux seules personnes disposant des ressources suffisantes, que si aucune partie de l'humanité n'est exclue d'une telle utopie. Ainsi conçu, l'individualisme est donc intrinsèquement politique, se situant dans le camp opposé au libéralisme politique et économique puisqu'il doit créer les conditions autorisant tout individu, quelles que soient sa couleur, sa nationalité, son origine sociale, quels que soient son genre, son âge, à avoir le droit d'être un « homme » (au sens des droits de l'homme). Au

même titre que les autres, afin paradoxalement d'avoir les moyens d'être soi-même. Un « je » possible parce que les « nous » qui l'entourent ne l'enferment pas, mais au contraire soutiennent ce qu'il veut être, un « je » qui en retour, par son développement personnel, enrichit ces « nous ».

« Quelque argent et une chambre à soi »

Pour comprendre cet individualisme qui vise à ce que chacun puisse être une personne émancipée – libérée – et singulière – comme usage visible de cette liberté –, on peut relire le classique féministe, *Une chambre à soi* de Virginia Woolf (1978). Dans cet essai, cette écrivaine, chargée d'écrire une conférence sur « Les femmes et le roman », affirme qu'« il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction ». Sinon elle est condamnée à rester dans la prison de son sexe, comme la sœur de Shakespeare qui ne pouvait pas créer, car « arrivaient alors ses parents qui lui disaient de raccommoder les chaussettes ou de surveiller le ragoût, et de ne pas perdre son temps avec des livres et des papiers ». Virginia Woolf refuse que les femmes soient d'abord considérées comme femmes. Elle réclame qu'elles puissent développer, elles aussi, leur projet personnel. Ce

droit ne prend sens que si en même temps elles peuvent avoir des ressources leur permettant de rendre effectif leur projet. Virginia Woolf insiste sur la chambre à soi pour permettre provisoirement à la femme de s'isoler des contraintes associées au rôle de femme. Le « libéralisme » (au sens américain, proche donc de l'individualisme) insiste sur la séparation : « Le libéralisme est un monde de murs, et chacun d'eux engendre une liberté nouvelle » (M. Walzer, 1992 a). C'est un paradoxe constant dans la conquête de soi : éventuellement briser des murs, non pas pour rester dans un champ de ruines, mais pour reconstruire les siens afin d'avoir un monde à soi. En transposant l'énoncé initial de Virginia Woolf, il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à elle si elle veut écrire une œuvre, la sienne : sa vie. Le féminisme, mouvement collectif, a lutté et continue de lutter pour que les femmes puissent disposer d'elles-mêmes, de leur corps, puissent échapper à une définition de leur identité qui ne soit que « relationnelle » en tant que « fille de » ou « femme de », puissent construire une vie « personnelle ». L'individualisme ne peut devenir réalité que si et seulement s'il est en même temps projet collectif.

Un individualisme émancipateur

Comme tout récit, *Une Chambre à soi* a une inscription historique et sociale. Cela ne signifie pas que le projet proposé n'aurait de sens que pour les femmes d'un certain milieu, que pour celles qui voudraient écrire « une œuvre de fiction ». Ce livre dessine les contours d'un projet universel, même si chaque culture et chaque période en précisent les traits : faire tout pour que chacune, chacun puisse, avec la liberté dont dispose l'écrivain, écrire sa vie personnelle. Une romancière, Monica Ali dans *Sept Mères et treize rivières*¹ (2004) montre comment une femme bangladaise, Nazneen, émigrée à Londres pour suivre son mari, choisi par son père, prend très progressivement le contrôle de sa vie. Elle découvre curieusement cette envie en regardant à la télévision un programme de patinage artistique : un tel usage libre du corps lui donne envie d'avoir une telle aisance. Dans sa chambre, devant la glace, elle fait des mouvements qui lui donnent la sensation d'avoir un corps à elle, soumis encore à des règles, mais à des règles qui lui conviennent. Un jour dans sa cuisine, cette femme se frotte les yeux avec ses mains pleines de piment ;

1. Certaines formes de l'individualisme ont été et sont toujours représentées avant tout dans des romans et des films, d'où le recours nécessaire à ce type d'imaginaire.

aveuglée, elle hurle de douleur. Tout se passe comme si ensuite elle regardait le monde autrement. En tout cas elle se déclare à elle-même : « Moi seule déciderai de ce que je dois faire. Moi seule déciderai de ce qui va arriver. Moi seule. » Cette résolution exprime la nature exacte de l'individualisme émancipateur. Le « seul » est nécessaire pour rompre avec les définitions que les autres ont de vous. Lorsqu'elle quitte son mari (désigné par son père) qui rejoint le Bangladesh et pour qui elle a une certaine affection, elle lui donne le conseil de suivre, lui aussi, sa propre voie et de ne pas vivre avec une identité empruntée. À ce moment, il lui dit qu'il voudrait être « un homme fort ». Elle lui rétorque : « C'est quoi toutes ces histoires d'homme important... d'homme fort ?... Penses-tu que c'est ce qui mérite d'être aimé chez toi ? » L'individualisme désigne le refus de tout enfermement identitaire involontaire. Il requiert les combats collectifs qui soutiennent cette émancipation et les moyens de la mettre en œuvre (J. Ion, S. Franguiadakis, P. Viot, 2005). Il valorise toute forme d'attachement, contrairement à l'affirmation, erronée selon nous, de Bruno Latour (2003), à la condition qu'ils puissent idéalement être déliés si nécessaire. On retrouve une seconde modalité à « l'art de la séparation » qu'est l'individualisme :

pouvoir éventuellement se séparer si les liens existants sont perçus comme entravant le projet personnel. Pour sa reconquête, Nazneen se séparera de son mari, mais elle n'y parvient qu'en ayant le soutien de ses copines, d'une pratique religieuse, et aussi, pour un temps, d'un amant qui lui fait découvrir son corps.

L'individu émancipé et singulier veut échapper à la situation d'un malade dans un asile (E. Goffman, 1968) qui n'a qu'une seule scène pour jouer et qu'un seul public pour le regarder. L'institution totale est insupportable parce qu'elle fournit aux personnes qu'elle prend en charge ce qu'on peut nommer par analogie « une identité totale », identité à laquelle on ne pourrait pas échapper du fait des regards d'autrui et de soi sur soi. L'individualisme ne signifie pas autre chose que ce « refus global » de toutes les prisons sociales que des artistes proclament en 1948 au Québec : « Au terme imaginable, nous entrevoyons l'homme libéré de ses chaînes inutiles, réaliser dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie resplendissante, la plénitude de ses dons individuels. » C'est moins naïf qu'il n'y paraît puisqu'il ne s'agit pas de se retirer hors du monde, mais de se déplacer afin de tester le contenu de soi, de scène en scène, réelle ou virtuelle (par les jeux de rôles par exemple). L'interprétation de la

modernité occidentale présentée dans ce livre est celle d'un individualisme émancipateur qui autorise pour les individus une identité ouverte, éclectique en quelque sorte. Une identité qui n'est figée ni au cours de la vie, ni pendant la journée ou la nuit. Isabelle, Esther, Fatima, Carys (les prénoms eux-mêmes donnent des indications d'appartenance) peuvent refuser d'être considérées d'abord comme « femme » pendant leurs heures de travail professionnel, et vouloir le contraire à d'autres moments en rencontrant leurs copines, leurs ami-e-s par exemple. Cela n'implique pas que pendant l'exercice de leur profession elles soient vues comme « masculines ». Elles peuvent mettre en œuvre des compétences qui n'ont pas à être codées sexuellement. Ce modèle partage avec le mouvement *Queer* le refus de tout enfermement, mais il est encore plus ouvert. L'individu peut non seulement « varier » de masculin à féminin, d'homo à hétéro, de mono à bi ; en fonction des situations il alterne aussi entre la mise en avant de sa sexualité et celle de sa sensibilité politique, de son âge, de ses goûts littéraires, de sa religion... En conséquence il peut ne pas comprendre la démarche des sociologies qui objective à sa place son identité et qui le considère par exemple avant tout comme un grand frère de banlieue, une fille des classes supérieures, sauf si cette démarche

l'aide à comprendre comment ces vêtements lui collent à la peau et comment il peut chercher à s'en débarrasser.

Contrairement à une version psychologisante, l'individu ne se construit pas d'abord dans une introspection continue. Il se bâtit dans la vie quotidienne par les essais et erreurs de ses comportements, de sa conduite avec autrui. Cette démarche individuelle s'inscrit dans un contexte collectif. Elle requiert que d'autres le reconnaissent et que la société mette en place une politique de la reconnaissance afin d'offrir à chacun les moyens de tester sa propre identité en ne l'enfermant pas dans un statut, en ouvrant au maximum les portes des différentes scènes (par exemple en ne réservant pas le mariage aux hétérosexuels). Elle repose sur des techniques d'expression personnelle, d'improvisation de soi (comme par exemple le recours au *chat*, aux jeux de rôles), qui sont élaborées socialement et qui sont laissées à la libre disposition de chacun.

Les « habits » que prennent les individus contemporains ne sont pas fabriqués, le plus souvent, par chacun. L'identité personnelle que l'individu se construit est plus modeste, en se constituant un ensemble original à partir d'éléments de prêt-à-porter. L'individu ne devient singulier, différent des

autres, que par un effet de composition. Il est aussi social que dans les autres sociétés. Dans ces dernières, l'appartenance est obligatoire, le vêtement est imposé. C'est donc la nature du social qui change, et non le degré de socialisation, qui différencie les sociétés « individualistes » des sociétés « holistes » (L. Dumont, 1983). L'individu dispose, fréquemment, d'une plus grande garde-robe. Il peut penser alors, en décidant de son look, de son style, qu'il est, en partie, créateur de sa vie.

Dans la perspective de cet individualisme, une femme, un homme, un adulte, un enfant refuse de confondre la « vérité » de son être avec des apparences dont il n'a pas le contrôle. Pour l'exprimer schématiquement, il peut vouloir ne pas être *d'abord* noir ou blanc, handicapé ou non, homme ou femme, jeune ou vieux, riche ou pauvre, juif ou musulman, homosexuel ou hétérosexuel. Il peut refuser ce qu'il considère comme un enfermement. Il ne souhaite pas pour autant être nu socialement. Il rêve de pouvoir choisir les habits, au moins parmi ceux dont il dispose dans sa garde-robe. Il refuse l'uniforme républicain, imposé au moins à l'école (chaque enfant ayant une blouse masquant toutes ses autres identités), pendant la première époque de l'individualisme. Il peut refuser aussi le communautarisme qui contraint à un autre type

d'uniforme (les gens nés en Bretagne devraient être d'abord bretons, les Noirs d'abord noirs, les chrétiens d'abord chrétiens...). Sa reconnaissance ne passe pas obligatoirement par celle accordée à des groupes auxquels il est affilié, tout dépend de ses propres revendications.

Un individualisme créateur

Le modèle de référence est plus celui de l'artiste ou du créateur que celui de l'entrepreneur. Il ne faut pas se méprendre sur le terme « artiste ». Tout individu doit faire de sa vie une « œuvre » (N. Bourriaud, 2003 ; J.-C. Kaufmann, 2001), en référence non pas à une légitimité culturelle (ce qui reviendrait à réintroduire l'inégalité sociale et culturelle au sein du processus), mais en fonction d'un projet personnel. Autrement dit, l'indépendance acquise par l'émancipation doit être associée à l'autonomie, à la capacité d'avoir son propre monde. La rupture avec les autorités, les appartenances, ne doit déboucher ni sur le vide, ni sur l'hétéronomie. Elle doit se traduire par la construction d'un monde personnel, ayant ses propres règles. Cet individualisme créateur n'est pas spontané ; il demande une socialisation apprenant les règles de l'autonomie et la culture civique de l'individualité (M. Walser, 2003). Pour bien construire

sa maison, un maçon peut avoir appris auparavant à repérer les différents styles de maisons, les contraintes propres à l'édification des murs, afin de pouvoir choisir en connaissance de cause le modèle qui lui convient et les adaptations nécessaires.

L'individualisme ne se confond pas avec les affirmations gratuites de soi, avec une indépendance vide de tout projet. Cette dernière peut exister, elle est une « déviation » de l'individualisme (C. Lasch, 2000 ; G. Lipovetsky, 1983) si elle n'est pas associée à un horizon de signification. L'indépendance doit servir à l'édification d'un monde personnel, autonome, mettant en œuvre des normes que l'individu se donne. Un film de Terry Zwigoff, *Ghost World* (2000), démontre les difficultés d'une telle expression de soi, surtout à des moments comme l'adolescence. À la fin de ses études secondaires, une jeune adulte, Enid, affirme à son ami vouloir « *faire tout ce qu'elle veut* ». Ce dernier lui demande alors le contenu de cette volonté, et elle ne sait pas quoi répondre. Elle se cherche. La liberté de choisir – que lui laisse son père – est une condition nécessaire, mais non suffisante, pour la réalisation de soi. Il faut encore parvenir à exprimer quelque chose de personnel. Dans ce film, cette quête passe, d'une part, par la relation particulière entre